Ziglôbitha,
Revue des **A**rts, **L**inguistique,
Littérature & **C**ivilisations
Université Peleforo Gon Coulibaly - Korhogo

Amour, altérité et sophisme : rencontre de trois trains idéologiques dans *L'homme qui m'offrait le ciel* de Calixthe Beyala

Mawuloe Koffi KODAH
University of Cape Coast, Ghana.
mkodah@ucc.edu.gh
&
Dennis COFFIE
Methodist University College, Ghana.
dcoffie@mucg.edu.gh

Résumé : Calixthe Beyala, l'écrivaine camerounaise est non seulement une écrivaine prolifique mais aussi une icône littéraire africaine. À ce jour, elle a publié plus de quinze ouvrages principaux, dont des essais, et a remporté quatre prix littéraires internationaux. De plus, les thèmes de ses romans sont aussi polyvalents que pertinents. Essentiellement, les romans de Calixthe Beyala ont une voix féministe forte ; son enfance défavorisée et son long séjour en Europe empiètent visiblement sur ses thèmes. Dans un de ses romans, elle raconte la vie d'une jeune fille qui étudie le soir sous un réverbère, et dans un autre, elle met en lumière les épreuves d'un jeune « prince » africain à Paris. Ces textes, comme d'autres, renforcent ces thématiques sur la jeunesse contemporaine de l'Afrique, tant sur le continent qu'en Europe. *L'homme qui m'offrait le ciel* (2007) a une structure narrative polyvalente. Le texte est entrecoupé de nombreuses lettres qui donnent au roman un semblant de roman épistolaire. Il raconte la liaison passionnée entre une Africaine vivant à Paris et un Français. Compte tenu du contexte dominant de mondialisation, de migrations massives et de relations interraciales dans le discours social contemporain, et qui s'expriment amplement dans l'art littéraire de Beyala, ce roman mérite l'attention. Ainsi, cet article examine le choc de trois doctrines ou idéologies : l'amour, l'altérité et le sophisme dans la version anglaise de *L'homme qui m'offrait le ciel*. L'étude se situe dans le cadre conceptuel de l'analyse du discours littéraire. Il s'agit d'une étude qualitative qui s'appuie principalement sur des données textuelles du texte narratif susmentionné de Beyala pour arriver à ses conclusions par le biais d'analyses interprétatives et déductives.
Mots-clés : altérité ; amour ; migration ; roman épistolaire ; sophisme.

Abstract : Calixthe Beyala of Cameroun is not only a prolific writer but also an African literary icon. To date, she has published over fifteen principal works including essays, and has won four international literary awards. Moreover, the themes of her novels are as versatile as they are relevant. Essentially, the novels of Calixthe Beyala have a strong feminist voice; her deprived childhood and long stay in Europe visibly impinge on her themes. In one of her novels, she chronicles the life of a young girl who studies in the evening under a streetlight, and in another, she highlights the trials of a young African "prince" in Paris. These works, like others, reinforce her themes on the contemporary youth of Africa, both on the continent and in Europe. *L'homme qui m'offrait le ciel,* published in 2007, has a versatile narrative structure. The text is interspersed with numerous letters that give the novel a semblance of an epistolary novel. It recounts the passionate affair

between an African woman living in Paris and a Frenchman. Given the prevailing context of globalisation, massive migrations and interracial relationships in contemporary social discourse and which find ample expression in Beyala's literary artistry, this novel merits attention. Therefore, this article examines the clash of three doctrines or ideologies: love, otherness and sophism in *L'homme qui m'offrait le ciel.* The study is posited within the conceptual framework of literary discourse analysis. It is a qualitative study, which relies on primarily textual data from Beyala's aforementioned narrative text to arrive at its conclusions through interpretative and deductive analyses.
Keywords: epistolary novel; love; migration; otherness; sophism.

Introduction

Sans doute, *L'homme qui m'offrait le ciel* donne suite à l'écriture de Calixthe Beyala sur l'évolution et le développement de la femme africaine. Mais, en lisant le texte, la première chose qui frappe le chercheur, c'est le mélange du style épistolaire et la narration. Dans le domaine de la littérature africaine, cela fait penser à *Voltaïque* de Sembène Ousmane (1962) et aux « Lettres de France », un chapitre dans le roman qui contribue de manière significative à dépeindre les blessures aussi bien que la résilience de l'Africain. On pourrait faire aussi une comparaison entre le style de *L'homme qui m'offrait le ciel* et quelques écrits français, notamment *Les liaisons dangereuses* dans lequel Laclos se sert uniquement de l'épître pour présenter les thèmes de l'assujettissement et de l'exploitation sexuelle de trois sœurs par un vil imposteur. Malgré les perspectives brillantes que présente la narration de *L'homme qui m'offrait le ciel,* nous préférons, dans cet article, de nous limiter au discours féministe de Calixthe Beyala. Le discours se déroule dans un contexte dit postmoderne, et métaphoriquement, le lecteur a le sentiment d'assister à la rencontre de trois courants ou idéologies. Au début, François Ackerman semble partager le sens d'amour et d'altérité de son amante Andela. Mais en fin de compte, l'animateur se montre aussi un charlatan, un sophiste. Lorsque la femme de la vedette française affronte son époux au sujet de sa liaison illégale avec l'Africaine, François bat son retraite rapidement et son « amour sincère » pour Andela s'évanouit. Comme nous l'avons signalé auparavant, chez Beyala, les bases du discours sur la femme sont déjà bien posées, entre autres dans *Maman a un amant* (1993) et *Femme nue, femme noire* (2003).

Dans *L'homme qui m'offrait le ciel*, la combinaison des techniques épistolaires et de la narration linéaire fait qu'on peut tracer sans difficulté l'itinéraire de la journaliste africaine Andela et l'animateur parisien François Ackerman. Avant, la divorcée africaine effectuait les voyages professionnels toute seule, mais suite à une rencontre fortuite avec le Français, les deux personnes deviennent inséparables. C'est à travers l'intrigue amoureuse que les représentations de l'altérité et du sophisme se manifestent. Avant de plonger dans l'analyse du texte, nous allons essayer d'élucider premièrement les

fondements des doctrines ou philosophies d'Andela et de François, et plus tard, la mentalité ou la philosophie de la femme française trompée, c'est-à-dire la femme de François Ackerman.

1. La construction classique de l'altérité et du sophisme

Au sens général, l'altérité veut dire le fait d'être une autre ou la reconnaissance de l'autre dans sa différence. À vrai dire, c'est un concept multidisciplinaire qui ne se prête pas à une définition facile : il traverse la politique, la psychologie et la sociologie. Par exemple, les conquistadors européens qui ont entamé des expéditions vers l'Afrique et l'Afrique du sud pendant l'ère coloniale ont évoqué le caractère inférieur de la vie sur ces continents qui nécessitait des interventions militaires et politiques. Dans la philosophie, le domaine qui nous intéresse, la notion de l'altérité, comme celle du sophisme, remonte à l'ère classique. L'altérité, du latin *alter* ou autre, comme nous l'avons indiqué, est la qualité de ce qui est autre. Sous ce rapport, la notion est profondément liée à une liaison amoureuse entre deux personnes du sexe opposé dans un contexte éthique, social ou culturel. Dans le contexte social, chacun possède un ego et un alter ego et il pourrait s'égarer ou se diriger vers son alter ego, selon le cas. C'est dans cette perspective que Groux et Porcher (2003) souligne le fait que l'amour platonicien permet donc, par la rencontre avec un autre être, constitutif de soi-même, avant la mutilation, de retrouver son identité, son unicité. L'alter retourne alors à l'ego dans le moment fusionnel que constitue l'amour et réciproquement. En effet, la conception théorique contemporaine de l'amour en occident est influencée par cette « approche platonicienne ». Dans *L'homme qui m'offrait le ciel*, Beyala se sert suffisamment, voire abondamment, de cette conception et l'amitié, le bonheur ou le choc culturel qui l'accompagnent. Par rapport à l'altérité, la définition du sophisme est moins problématique malgré les différentes facettes que présente cette deuxième théorie grecque. Un sophisme est un faux raisonnement, un argument fallacieux qui paraît être rigoureux mais qui mène finalement à la déception et éventuellement au désespoir. Howatson et Chilvers (1993) nous font comprendre que dans la Grèce antique, il y avait une catégorie de penseurs et philosophes dits sophistes qui mettaient souvent l'accent sur l'éloquence et la persuasion aux dépens de la vérité. Les sophistes ont été alors la cible de plusieurs dénonciations des Stoïciens, des Épicuriens et surtout d'Aristote. L'ignorance du côté d'un orateur, l'argument à priori, l'illogisme, le paralogisme ou la quasi-vérité pourraient tous contribuer au sophisme. Pour réussir ses projets, un sophiste a besoin d'auditeurs crédules, de personnes qui se laissent tromper facilement par des bonimenteurs. Théoriquement et techniquement, il y a une liste étendue d'arguments sophistes ou trompeurs : la manipulation, l'appel à la pitié, l'appel à la terreur et ainsi de suite. En bref, tout

genre d'argument sans raisonnement déductive ou inductive pourrait être mis sur la liste d'arguments sophistes. Cela fait qu'à partir du vingtième siècle, selon Bonin (2012), l'on a tendance à parler des théories sophistes ou des sophismes.

Dans le roman qui fait l'objet de cette étude, on reconnait explicitement que dans sa liaison avec la vedette François Ackerman, Andela évoque régulièrement l'altérité et la félicité alors que le Français se sert des arguments sournois pour soutenir une liaison, qui aux yeux des proches de la reine africaine, était vouée à l'échec.

2. Le gros plan sur l'Afrique

Dans les textes de Beyala, il y a un parallélisme évident entre l'image de la femme africaine et celle du continent noir. Les précisions de Herzberger-Fofana (2000) nous montrent que la Franco-Camerounaise est une féministe radicale qui prend plaisir à éveiller l'attention du monde sur la psyché féminine et sur la place de la femme dans la lutte nationale. Au moyen d'un langage brusque et brutal, l'écrivaine s'élève contre les entraves qui freinent le plein épanouissement de la femme africaine (Herzberger-Fofana, 2000, p.324) nous apprend aussi que « Calixthe Beyala fut longtemps l'invitée et le chouchou de toutes les chaînes de radio et télévision de l'Hexagone ». Sans surprise, dans *L'homme qui m'offrait le ciel*, Andela, écrivaine, conférencière et amante de Francois Ackerman, fait son mieux pour médiatiser en même temps la situation critique de l'Afrique et celle de la femme africaine.

Les éléments autobiographiques dans le récit sont incontestables. Comme ses homologues féministes, Beyala met l'accent sur la femme comme la racine de la nation. Or de manière prévisible, Andela n'hésite point à afficher son action culturelle et sociopolitique en faveur des démunis, des minorités dans la diaspora. Dans ses colloques sur la femme et l'homme noirs, la combattante pour la liberté dénonce sur un ton cinglant « les préjugés non-écrits » et le racisme dans un monde fébrile et sans amour. Pour contrer la culture de désinformation sur l'Afrique en Occident, le personnage central fait du paysage audiovisuel français une cible constante car elle est convaincue que la presse française devrait corriger ses torts et s'engager à relever l'Afrique déchue. Sous ce rapport, après avoir multiplié les appels à la liberté, Andela lance un défi à François Ackerman d'aller en Afrique pour voir les choses pour lui-même, plutôt que se contenter des presses de conférences tenues régulièrement par la presse française sur les problèmes de l'Afrique. Au nom de l'amitié, de la fraternité et de « l'émancipation féminine », (Beyala, 2007, p.126), François relève le défi de se déplacer en Afrique avec Andela et il fait savoir son intention à son amante dans une de ses nombreuses correspondances.

> « J'ai été heureux de rencontrer ta fille, elle est d'une intelligence exceptionnelle, elle tient de sa mère. Je suis heureux et si fier que tu m'aimes. À ton contact, ma vision du monde a changé, je suis plus sensible aux autres, aux problèmes des minorités. J'aimerais t'aider, que tes engagements soient les miens. Mais change-t-on un homme après soixante ans ? J'ai passé ma vie à vouloir être performant, sans m'occuper du sort des autres, et je ne le comprends que maintenant grâce à toi. J'ignorais qu'il était si bon de caresser une femme. De la lécher. Je t'aime. Dors bien mon bel et unique amour. »[1] (Beyala, 2007, p.124)

Inévitablement avant, et tout au long des relations intimes entre François et Andela, il y a une rencontre des cultures. Dans peu de temps, le Français se convertit en militant des causes perdues, des causes des minorités. La représentation des minorités le tourmentait jour et nuit et il déposait ses revendications à la télévision et dans les dîners. Auparavant à la manière de ses compatriotes, François croyait que les Noirs n'étaient que des imbéciles condamnés à balayer les maisons des Blancs et à « torcher leurs enfants ». Le changement que subit François suite à la rencontre avec Andela est fort radical et l'intérêt du continent africain est bien servi. Au sol, à l'aide de ses amis, surtout ceux dans les média, François prend en charge la scolarisation de nombreux enfants. Si pour une raison ou une autre, les jeunes ne sont pas en mesure de fréquenter l'école, le journaliste français leur recommande une formation professionnelle ou sportive dans une académie de football.

À Ouaga au Burkina Faso, les deux amants créent une fondation pour soutenir leur mission de bienfaisance. Les activités sont donc bien coordonnées et à un temps donné, Andela propose à François d'inclure le Cameroun dans leur itinéraire. « Et si nous construisions une école pour les enfants de la rue à Douala ? »[2] (Beyala, 2007, p.153). Et l'épistolier français qui avait accepté de ne plus se retrancher dans ses opinions donne le feu vert à ce nouveau projet. Sans doute, la voix d'Andela est la voix de l'Afrique à la recherche du développement durable pour son peuple. Dans la partie suivante, nous allons voir une autre facette des relations humaines soutenant de manière démonstrative l'appel à la liberté et au développement en faveur de l'Afrique.

3. Les rapports mère-fille et la jeunesse africaine

Il y a plusieurs critiques littéraires y compris Ducournau (2009) qui soulignent les relations humaines dans le discours féministe de Beyala ; les rapports homme-femme, les rapports femme-femme et ainsi de suite. Apparemment, *L'homme qui m'offrait le ciel* nous présente un exemple classique d'un roman dans lequel les rapports mère-fille s'allient aux rapports homme-femme pour approfondir le thème de l'évolution de la nouvelle génération

africaine. Avant d'entrer dans le vif du sujet, nous croyons qu'il est important de faire savoir que la famille du personnage central se compose d'un trio, à savoir Andela la mère célibataire, Lou, « une ado rebelle » et la femme du ménage appelée Rosa. Rosa, une cinquantaine, est très liée à la famille et elle joue souvent le double rôle de tutrice et de confidente. En général, Lou et ses copains nous ouvrent une fenêtre sur la vie de la jeune génération africaine à Paris. Pauline, Cissé et Djibril illustrent explicitement quelques défis auxquels la jeunesse doit faire face dans la diaspora. À maintes reprises, nous voyons dans les rapports entre Andela et Lou un conflit des générations féroces. À la maison, Rosa décrit Lou comme une fille incontrôlable. À l'école, les professeurs la considèrent comme une diablesse. Chaque fois que la mère fait des reproches sur son comportement ou sur sa manière de s'habiller, l'adolescente menace de « faire fugue » ou abandonner le domicile familial. En revanche, la mère parle de mettre Lou en pension si elle ne rompt pas avec ses amis douteux et si elle ne met pas fin à ses errances. À ce qu'il parait, les jeunes gens ne peuvent pas s'empêcher d'organiser des soirées bruyantes et interminables chez Lou, que la mère leur donne son autorisation ou non. La révélation par Rosa que Lou avait essayé le haschisch est un coup dur, non seulement pour la mère, mais aussi pour le lecteur. Donc ce n'est pas du tout surprenant lorsque la mère commence à moraliser sur la condition des parents.

À son tour, le Français François Ackerman élargit le champ du débat sur la vie en famille lorsqu'il prend une position peu conventionnelle contre la paternité et par extension la maternité. L'idée d'avoir un enfant lui fait horreur ; la naissance de Lou est « une erreur de jeunesse ». « Devrais-je renier ma fille ? »[3] (Beyala, 2007, p.143) pense Andela. La maternité, selon l'épistolière est pareille à la loterie. « On peut tirer un bon ou un mauvais numéro »[4] (Beyala, 2007, p.175).

4. Représentation de l'amour et de l'altérité dans la diégèse

Les crises migratoires du vingt-unième siècle font de l'expatriation vers l'occident un thème important dans la littérature africaine. Les œuvres critiques de Malonga (2006) nous aident à comprendre mieux les enjeux de « la migritude » tels que l'éducation, l'amour, les mariages de convenance ou d'inconvenance et tout ce qui s'ensuit. Dans *L'homme qui m'offrait le ciel*, le cas des étudiants africains qui passent leur temps à accumuler des doctorats à l'étranger présente un exemple curieux à l'égard de l'immigration. Quant à la princesse noire Andela, elle jouit d'un séjour plus ou moins permanent à l'étranger. Il semblerait alors que l'écrivaine-activiste est sincèrement à la recherche de l'amour. Et elle en trouve un, suite à une rencontre imprévue avec un Français lors d'une conférence de presse sur l'Afrique. Après un ou deux rendez-vous, un « amour fou » se développe entre les deux personnes et

l'Africaine est inondée de lettres et de textos. Ce qu'elle fait, c'est s'abandonner à une passion absolue dans peu de temps. Bien que les déclarations d'amour et de félicité soient réciproques, par pudeur, les réponses d'Andela sont supprimées dans le livre. Et à la grande consternation du grand public parisien, la célébrité de l'écran choisit de marginaliser sa conjointe française qui vit sous le même toit avec lui. Michelle, une camarade de travail de François fait remarquer que « c'est la première fois que je vois François heureux »[5] (Beyala, 2007, p.149) et elle conseille à son ami de profiter pleinement du rajeunissement que lui apporte cette liaison. Elle lui dit : « Profitez-en. Vivez au jour le jour. Prenez tout ce que vous pouvez prendre. Et quand ça s'arrêtera… »[6] (Beyala, 2007, p.149). De son propre aveu, le journaliste est aux anges. Andela est une femme exceptionnelle et son amour pour elle est inébranlable. « Quelle que soit la suite de notre histoire, sache que tu es la seule femme que j'aie aimée, et que je t'aimerai toujours. »[7] (Beyala, 2007, p.163). Pour l'Africaine, dans quelques semaines, François devient « le centre nerveux » de sa vie.

A travers les lettres et les entretiens, François nous révèle que le mariage avec sa femme était un mariage de convenance. Après le décès soudain de son frère avocat, il avait besoin de quelqu'un pour remplir le vide dans son âme. La vie en solitaire était pleine de solitude et de désarroi. Maintenant les relations avec la femme se sont dégradées jusqu'au point où il vit chez lui comme à l'hôtel. Rien, rien du tout ne se passe émotionnellement entre le Français et son épouse. Bien que la Française soit au courant d'errances de son mari, elle choisit de passer l'affaire sous silence. Comme son amant, Andela, une mère célibataire doit aussi faire face à la solitude et la lassitude. Alors l'aventure avec François est bienvenue car les nuits blanches et « les nuits froides » sont devenues insupportables. Sur le plan professionnel, l'Africaine continue à marquer des points en se consacrant à l'écriture et à l'action sociale en faveur des déshérités. Mais en ce qui concerne sa vie sentimentale, elle admet qu'un chagrin est un chagrin. Nous sommes persuadés que, comme l'amour, la notion de l'altérité est bien soutenable car la narratrice fait observer que « le schéma de l'amour est identique au schéma de la folie »[8] (Beyala, 2007, p.19). Cette déclaration est vraiment lourde, étant donné que la raison et la folie s'excluent l'une l'autre. Aux yeux d'Andela, à la découverte de son alter ego, le rationnel cède sa place à l'émotion. Rejeter son alter ego, c'est trahir son destin et abandonner le chemin de la sérénité. Ceci se voit plus clairement lorsque la princesse noire affirme que « François m'avait apporté une paix que je n'avais jamais connue. Il m'avait déviée de cette trajectoire de pasionaria qui me collait à la peau. Je m'étais pacifiée »[9] (Beyala, 2007, pp.189-190). Quand une amante décide de dépasser les frontières de l'interdit au nom de l'altérité, c'est seulement le temps qui révèlera si elle est sur les bons rails ou si elle fait preuve d'un manque de perspicacité. Dans la dernière partie de notre travail, nous allons nous pencher sur les

répercussions du choix que fait la princesse noire sur elle-même et également sur son entourage.

5. Le sophisme et la chute de la princesse africaine

> « François et moi ne vivions plus que pour nos rencontres quotidiennes. On ne se terrait pas. Notre amour crécellait dans les restaurants à portée des yeux indiscrets. On inventait qu'on illuminait avec le chant de notre intimité. On califourchonnait ! On brouettait ! On chevrotait ! On soixante-sixait ! On courcaillait nu dans la maison ! On missionnait ! On vaporisait ! On mordillait ! On s'ébattait telles des abeilles en ruche ! »[10] (Beyala, 2007, pp.112-113)

Prochainement, les voyages charnels et la frénésie de jouissance entre le Français et l'Africaine sont comparés à « un opéra-comique ». Plus les rencontres se multiplient, plus la passion sexuelle se poursuit en terme fulgurant comme nous voyons dans cette deuxième citation.

> « Je le déshabille parce que sa peau est tout sucre. Je la fais avec des gestes lents qu'accompagne ma langue sur ses seins. Je suis consciente des battements sur ses tempes, des éboulements dans sa cage thoracique, elle glisse encore son ventre, sur son ventre, sur ses jambes jusqu'à la pointe de ses pieds. Il s'enfonce en moi, et moi je veux être heureuse, je suis heureuse, c'est réconfortant cette sensation de bien-être. Quoi d'autre pourrait me mettre dans cet état ? »[11] (Beyala, 2007, p.130)

Chaque fois qu'Andela ressent le remords, elle invente des prétextes pour défendre sa position dans l'aventure avec François, mais on reconnaît au fur et à mesure de la lecture que sa conscience n'est pas vraiment libre ; les surgissements du remords sont fréquents dans le texte. En fait, la narratrice parle de temps à autre des démons, de ses péchés et d'une reddition sans gloire. Apparemment, l'ambivalence sert à prolonger le débat intérieur et à soutenir le niveau d'intérêt dans le récit. Pour approfondir la pensée du sophisme, avant que le personnage central atteigne le point de non-retour et la chute, l'auteure recourt à d'autres entités ou personnages dans *L'homme qui m'offrait le ciel*. Ceux-ci contribuent immensément à dévoiler les failles chez la princesse et à la ramener à la réalité et à la raison. La première personne qui fait appel au sophisme chez Andela est sa fille rebelle Lou. Dans une déclaration qui constitue manifestement une inversion des rôles de l'adulte et de l'adolescente, la collégienne dénonce cruellement la liaison entre la mère et l'animateur. « Mais cet amour te fragilise tant que j'envie de te protéger. Tu comprends ? »[12] (Beyala, 2007, p.157). Puisque la mère semble avoir une tête dure, la collégienne reprend son diatribe quand elle surprend les amants un soir dans la chambre de

sa maman. Selon la fille, elle a beaucoup de mal à comprendre pourquoi sa parente perd son temps avec un homme de paille. Il n'est pas jeune et il n'est ni footballeur ni rappeur.

La façon dont la collégienne enchaîne ses arguments contre Andela est fort captivante. Outre les moyens modestes de la célébrité, il est dépeint comme un raciste invétéré. Aux yeux de François et sa génération, d'après la fille, les Africains sont « assimilables aux animaux »[13] (Beyala, 2007, p.157). Ça, c'est une bombe. En Angleterre et aux États-Unis, les Noirs sont respectés, mais pas en France. La longueur et la lucidité des dénonciations de Lou, qualifiée de ratée scolaire nous convainc que l'auteure fait d'elle le porte-parole de l'action contre le racisme et le chauvinisme. Pourquoi la célébrité française, hésite-il à officialiser son affaire avec Andela ? Et l'épouse, pourquoi ne réagit-elle pas ? « Comment peut-elle admettre le déshonneur d'une telle répudiation ? »[14] (Beyala, 2007, p.158). Souvent, la voix de Lou se mêle à celle d'autres observateurs de la liaison entre l'Africaine et le Français. Pour prendre un autre exemple précis de la déclamation du personnage central, nous voulons à ce stade faire un petit résumé des réflexions de Rosa, la femme de ménage. En tant que femme escroquée, la cinquantaine ne cesse de fréquenter les agences matrimoniales en quête de son alter ego. Rosa décide de tourner la page, mais cette fois ci, elle prend des précautions. Ce n'est pas du tout surprenant que la femme expérimentée se montre très bénigne envers son employeuse. Témoin et observatrice de tout ce qui se passe chez Andela, Rosa aussi n'hésite pas à s'exprimer, mais avec circonspection. Dès début de l'aventure de sa patronne, elle parle d'une mésalliance et elle fait de François la cible de ses railleries. Rosa voit François comme un lion sans griffes. Dit-elle, « l'amour a besoin de soleil, ma chère »[15] (Beyala, 2007, p.72). L'amour clandestin ne fleurit pas. De plus, la célébrité n'est pas en mesure de faire des enfants avec Andela à cause de son âge. C'est Rosa qui prédit correctement que tôt ou tard, sa patronne aura besoin d'un parachute. Et pourtant la princesse s'obstine dans son opinion, dans son aberration. À la limite, elle évoque des raisons financières pour justifier son attachement à la célébrité.

> « Je m'allonge sur le lit, ferme les yeux, mais la crainte de ne pas être à l'heure à mon rendez-vous me tient éveillée. J'allume une cigarette et la fumée s'élève, s'emmêle à mes cheveux si noirs qu'ils en sont bleus. D'une main, je chasse une mèche sur mon front, de l'autre, j'ai la prétention de calmer les battements de mon cœur. Mais des mots cognent et voltigent dans l'air comme une mouche à merde zzzzzzz, emplissent mes oreilles. Je compte mentalement : électricité 150 euros ; téléphone 80 euros ; eau 65 euros » (Beyala, 2007, p.72)[16]

Avec cette révélation, Beyala injecte un peu de pragmatisme dans le thème de l'amour. La dépendance financière présente un argument atténuant, mais la théorie du sophisme est pénétrante. Ce n'est pas au bout de l'indignation exprimée par la communauté africaine à Paris que le personnage central s'avoue vaincue. Scandalisés par les rumeurs qui courent dans les parages et par ce qu'ils voient eux-mêmes, Camara, Cissé, Djibril, Lancine et quelques amis de la narratrice dans la diaspora parisienne rendent visite à Andela dans le but de rectifier son comportement honteux. Sur un ton désobligeant, ils dénoncent spécifiquement le « complexe senghorien »[17] (Beyala, 2007, p.143) chez le personnage central et en général le mariage des Blancs avec des Noires via l'internet. Les compatriotes d'Andela se plaignent que l'Afrique est en train de se vider de ses femmes de qualité à cause des mariages contractés sur l'internet. Les membres de la délégation africaine se montrent pragmatistes lorsqu'ils présentent à leur amie le nom d'un bon parti malien, un homme charmant et prospère. Devant ses opposants, Andela ne change jamais sa méthode, son intransigeance, parce que sa vie privée est pour elle un droit sacro-saint et inviolable. Chose intéressante, avant la sortie des frères africains, Andela leur fait une petite allocution sur leur manque habituel de tact et de tendresse envers leurs sœurs africaines ; et le lecteur a le sentiment qu'il y a un élément de vérité dans les paroles du personnage principal, malgré son intolérance. Or le colloque sur la femme et l'homme noirs se développe à travers tous les personnages dans une parole coupante et dynamique. Pour Andela, le processus du retour au réel et à la raison est lent et presque imperceptible. Lorsque la désaffection bat son plein, la princesse africaine devient inconsolable.

> « Des jours et des jours je pleurai, me mouchai, bus mes larmes, me mouchai à nouveau, inondai mes draps de tout ce flux qui sortait de moi. Il m'écrivit des centaines des textos, m'appela parfois, « Tu me manques, tu me manques tant, je t'aime, ne pleure pas, tout est de ma faute » (Beyala (2007, p.208)[18]

Après avoir rompu le silence, la femme de François menace son mari de suicide s'il l'abandonne ou s'il ose se marier avec une femme africaine. Voici comment le troisième courant idéologique vient se heurter aux deux premiers. Apparemment la femme de l'animateur fait appel à la justice française et à la justice sociale. Maintenant au lieu de célébrer son alter ego, Andela taxe Francois Ackerman d'escroc et de scélérat, et elle est prête à lui casser la tête ou lui arracher le cœur. C'est « un Blanc lâche comme les autres »[19] (Beyala, 2007, p.213). Démasqué, l'amant fait savoir à la princesse que c'est sa femme qui « gère les affaires » dans leur maison et qu'il n'est pas en position de la divorcer pour une étrangère. « Mon métier c'est ma vie »[20] (Beyala, 2007, p. 203) et il a

besoin de sa femme pour garder son travail. C'est à cette étape que la conduite de Français devient claire et transparente : évasion, flatterie, forfaiture et chantage. Que dirait « la presse française » si une célébrité de sa taille divorce sa femme pour une Africaine ? Rétrospectivement, on voit que les projets de développement entrepris par François en Afrique sont louables d'une part. D'une autre part, la générosité de l'animateur n'est qu'un stratagème, un quid pro quo selon les sophistes d'antan et en terme juridique. L'on donne quelque chose pour gagner quelque chose.

Conclusion

Dans *L'homme qui m'offrait le ciel,* il y a une recontextualisation du discours féminin. Dans le dénouement du récit, Andela de manière singulière refuse de se résigner à ses vulnérabilités et à l'humiliation. Après avoir confronté ses démons, elle invite ses amis dans la diaspora chez elle pour bénéficier de leur soutien moral et pour faire un bilan de la situation en main. Le recours au collectivisme n'est pas trop surprenant, vu que les colloques et les conférences de presse font partie de la vie professionnelle de la narratrice. Il y a plusieurs principes qu'on peut repérer du dénouement du texte. Le monde de fiction romanesque, comme le monde réel est toujours en évolution. Que feriez-vous aujourd'hui si vous aviez échoué dans le passé ? Sans réflexion, l'action est vide ; l'action positive nait aussi du collectivisme.

À la différence des victimes de l'exploitation et du scandale dans *Les liaisons dangereuses* qui éprouve un désir fort de se venger, Andela décide de se repositionner et de tourner la vision vers les possibilités, les stratégies de l'avenir, conformément à l'image de l'Africain dans *Voltaïque* de Sembène Ousmane. Dans les derniers pages de *L'homme qui m'offrait le ciel,* on ne peut pas s'empêcher d'évoquer la justice divine lorsqu'une voix féminine déchire les nuages pour annoncer la mort insolite de François dans un accident de parcours.

Références

BEYALA, C. 1987. *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Stock, Paris.

BEYALA, C. 1993. *Maman a un amant*, Éditions Albin Michel, Paris.

BEYALA, C. 1996, *Les honneurs perdus*. Éditions Albin Michel, Paris.

BEYALA, C. 2003. *Femme nue femme africaine.* Éditions Albin Michel, Paris.

BONIN, M. 2012. *La redéfinition du concept du sophisme par la théorie pragma-dialectique de l'argumentation*, Mémoire de maitrise en philosophie, Université du Québec à Montréal.

CAZENAVE, O. 1996. *Femmes rebelles : Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, L'Harmattan, Paris.

DUCOURNAU Claire. 2009. « Des consécrations sous conditions. Trois cas d'écrivaines africaines contemporaines : Ken Bugul, Calixthe Beyala, Fatou Diome », *Regards sociologiques*, no 37-38, pp.149-163.

GROUX, D. et PORCHER, L. 2003. *L'altérité,* L'Harmattan, Paris.

HERZBERGER-FOFANA, P. 2000. *Littérature féminine francophone d'Afrique noire,* L'Harmattan, Paris.

HOWATSON, M.C. et CHILVERS, I. 1993. *Le compagnon oxford à la littérature classique*, Presses universitaires d'Oxford, Oxford.

http://www.info/revue-presence-africaine-2014-2-page-113.htm

LACLOS, P. C. 2006, *Les liaisons dangereuses,* Flammarion, Paris.

MALONGA Alpha Noel. 2006. « Migritude », amour et identité. L'exemple de Calixthe Beyala et Ken Bugul », *Cahiers d'études africaines*, Paris, pp.169-178.

NZIAMBU Clémentine Mansiantima. 2014. « Les enjeux de l'altérité dans *L'homme qui m'offrait le ciel* de Calixthe Beyala », *Présence Africaine,* 2014/2, no. 190, pp.113-124.

OUSMANE, S. 1962, *Voltaïque,* Présence Africaine, Paris.

www.archipel.uqam.ca/5229/1/m12701.pdf